

Le mot de la présidente

L'éditorial de Robert Marconis dans le dernier numéro d'*Historiens & Géographes* n° 386 d'avril 2004, souligne le motif de satisfaction que représente le **maintien d'une épreuve écrite** d'Histoire - Géographie - Éducation civique au Brevet des Collèges, après les inquiétudes suscitées par un document de travail de la DESCO qui avait envisagé sa suppression. Mais, dans le même temps, l'A.P.H.G. appelle à la vigilance car chacun sait que l'heure est aux économies drastiques qui tendent à la **réduction d'horaires et de moyens** (fusion possible des TPE et de l'ECJS en lycée, disparition autorisée des IDD en collège...), au naufrage de la formation continue, à la précarité imposée aux jeunes collègues, à la réduction des postes aux concours, etc...

L'A.P.H.G. met en garde contre les conflits entre collègues des différentes disciplines que pourraient alimenter la pénurie de moyens dans la cadre d'une dotation horaire globale réduite et la gestion de plus en plus autonome des établissements.

Et ces craintes sont fondées au regard du récent appel d'un collectif "**Action Sciences**" (la terminologie est déjà un programme...) émanant des associations de spécialistes des disciplines scientifiques (Mathématiques, Physique/Chimie - Sciences de la Vie et de la Terre), "**pour une diminution substantielle de l'horaire total d'enseignement en Terminale S**"... "**sans diminution de l'horaire scientifique**", au motif de

Or, l'Académie des Sciences a fait récemment le constat qu'il n'y avait pas de désaffection pour les dites sciences dures mais une diversification du champ disciplinaire, avec des spécialités très attractives comme les sciences de l'Univers, de l'ingénieur et l'informatique.

Pour nous, il ne saurait être question de considérer les élèves scientifiques comme des citoyens de seconde zone, privés des moyens de réfléchir sur les implications éthiques, économiques, sociales, culturelles des découvertes scientifiques et de leur mise en oeuvre.

C'est aussi notre rôle de susciter une réflexion approfondie entre tous les collègues, plutôt que d'alimenter des querelles stériles et dangereuses pour la formation des élèves et leur éducation à la citoyenneté.

Cela ne doit pas empêcher chacun de profiter au mieux des toutes prochaines vacances d'été !

Micheline Cinquin

APHG BOURGOGNE



LETTRE DE LA RÉGIONALE

N°40

JUIN
2004

Sommaire :

- p. 2 Nos collègues publient :
Robert Chantin
- p. 2 Bon à savoir :
Visite de St Bénigne à Dijon
- p. 2 Visite de collègues
de la Régionale de Besançon
- p. 3 Voyage aux U.S.A. du 17 au 26 avril :
compte-rendu
- p. 4 Compte-rendu : Société et culture en
France depuis 1945 (journée du 5 déc.)
- p. 7 Agoras 2004 à Poitiers : Seuil, frontières,
mobilités, dynamiques atlantiques
- p. 8 Quelques projets pour 2004-2005

Nos collègues publient

Robert CHANTIN, professeur au lycée Pontus de Tyard de Chalon-sur-Saône, a publié chez l'Harmattan — *Collection Logiques historiques* — en 2003, un ouvrage issu de sa thèse de doctorat :

Des temps difficiles pour des résistants de Bourgogne échec politique et procès 1944 - 1953

Ses recherches sur la situation économique, sociale et politique de la Libération en Bourgogne (1° partie), sur la difficile transition politique entre les organisations de la Résistance et la restauration de l'administration républicaine (2° partie), sur la mise en oeuvre de l'*amalgame* (3° partie) et sur les procès de résistants organisés après-guerre (4° partie), l'amènent à conclure que la volonté restauratrice - tant des gaullistes que des communistes - l'emporta sur "le surgissement impétueux de la contestation de la légitimité de structures qui ont fait faillite en 1940, du juvénile espoir de fonder un ordre nouveau, appuyé sur la dynamique de la Résistance".

C'est ce qui explique selon l'auteur "la

véritable répression qui s'abat sur ceux qui n'étaient pas en adéquation avec une image pieuse et mythifiée du héros" et parce qu'ils étaient jugés "non intégrables dans une construction mémorielle imperméable aux figures complexes"...."Pour la tranquillité de cette mémoire, il fallait les écarter puis les effacer."

Robert Chantin a voulu contribuer à une "histoire critique" faisant pièce à une "histoire mythique", selon les expressions de J.P. Azéma et F. Bédarida qu'il rappelle, et son travail aide à mesurer la complexité des processus de restauration politique lors de la Libération, dont la célébration du 60° anniversaire est singulièrement éclairée par la lecture de ce livre.

Micheline Cinquin

Bon à savoir

Suite aux problèmes rencontrés par un collègue lors de la visite qu'il organisait de la **crypte de la cathédrale Saint-Bénigne** de Dijon, une lettre (en date du 29 janvier 2004) du Directeur du Centre des Monuments nationaux apporte une réponse sans équivoque que nous publions pour information : "*La visite des édifices affectés au culte, qu'ils soient propriété de l'État ou propriété des communes, ainsi que l'exposition d'objets mobiliers classés garnissant les édifices nationaux affectés au culte (trésors des cathédrales par exemple) doivent être gratuites. La crypte de la cathédrale Saint-Bénigne, en tant que propriété de l'État, affectée au Ministère de la Culture et de la Communication, et gérée, dans ses aspects domaniaux, par le Centre des Monuments nationaux, ne fait aucunement exception à la règle.*"

Visite de membres de la Régionale de Franche-Comté

Notre Régionale a accueilli le 14 avril une vingtaine de collègues de l'Académie de Besançon venus visiter Dijon sous la conduite de Jean-Pierre Jolly. Ils ont beaucoup apprécié, et souhaitent revenir, pour découvrir d'autres

aspects de la ville.

Nous sommes heureux que cette occasion ait contribué à approfondir les liens entre nos deux Régionales, qui ont tout à gagner à organiser des activités en commun.

Voyage de la Régionale aux États-Unis

(17/26 avril 2004)

"Des Bourguignons en Amérique" : tel est le thème évocateur qui réunit près de trente collègues en route vers le pays de l'Oncle Sam et de son représentant, G.W. Bush.

Après quelques péripéties au départ (au fait, qui a eu droit à une inspection en règle de ses bagages ?), la joyeuse équipe de l'APHG arrive à **Washington**, première étape de son périple. La capitale fédérale est un parfait résumé de l'art néo-classique si en vogue aux États-Unis à la fin du XVIII^{ème} siècle et au début du XIX^{ème}.

Par ailleurs, chacun a pu constater l'engouement immodéré des Américains pour les mémoriaux (de celui de Jefferson à celui si émouvant du Vietnam en passant par ceux de Lincoln et de Roosevelt).

Les musées de la Smithsonian Institution, en particulier la National Gallery, constituent un bon exemple de ces fabuleuses collections artistiques et scientifiques patiemment rassemblées depuis le XIX^{ème} siècle, et chacun put à loisir étancher sa soif de découverte.

Aux portes de Washington, le cimetière d'Arlington est un symbole incontournable de la mémoire historique du pays : émouvant rassemblement de tombes de personnages célèbres (comment ne pas penser à J.F. Kennedy ?) et de sépultures d'humbles soldats dans un paysage verdoyant propice à la méditation et au recueillement.

Mais les États-Unis ne peuvent se résumer à leurs lieux de mémoire, aussi prestigieux soient-ils.

La visite du campus de Georgetown University fournit une bonne illustration du dynamisme universitaire et de ce pari sur l'avenir. Difficile de passer sous silence les impressionnantes infrastructures de cet établissement, propres à faire pâlir d'envie bon nombre d'universités françaises régulièrement asphyxiées par un manque chronique de moyens. Il est vrai que lorsqu'on paye 40 000 euros de droits d'inscription par an (chambre comprise), on peut espérer les meilleures conditions d'études !

La pause conviviale et rafraîchissante offerte par l'Ambassade de France où nous attendait Olivier Pellenard, un collègue précédemment en poste à Dijon, permet à tous de retrouver pour quelques heures un peu de "l'air du pays".

N'oubliant pas que la géographie et ses pratiques sont au cœur de nos activités, nous partons ensuite pour la Library of Congress et ses très riches collections cartographiques : documents historiques sur la Louisiane, cartes du monde entier sont quelques-uns des trésors de la première bibliothèque du monde.

La visite de Washington n'aurait pas été complète sans la vue classique des monuments symboles de la ville, Capitole et Maison Blanche.

Quittant les rives du Potomac, nous nous dirigeons ensuite vers **Baltimore** sous la conduite de notre collègue Yves Boquet, spécialiste de la géographie urbaine des États-Unis. La montée au "Top of the World", bâtiment le plus élevé de la ville, permet une bonne approche de l'organisation spatiale d'un ensemble urbain américain. L'aquarium de Baltimore et son spectacle de dauphins dressés a semblé ravir un public local aux anges .

Notre découverte de la Mégapolis se poursuit en direction de **Philadelphie**, lieu mythique de la conscience historique des États-Unis : charmantes maisons de briques du XVIII^o siècle et ruelles pavées permettent à chacun d'imaginer un instant marcher sur les traces de Benjamin Franklin. La Liberty Bell est le point d'aboutissement de ce cheminement, au cœur même de ce qui fut au point de départ de la naissance des États-Unis.

La découverte du CBD de Philadelphie, vaste ensemble de buildings de verre et d'acier d'une grande beauté, est le prélude à notre arrivée au Museum of Art, grand complexe muséal de style grec. La richesse de ses collections ne le cède en rien à celle des musées de Washington.

Mais, bien entendu, le point final de notre découverte de la côte Est est **New York**. Passés les encombrements du Lincoln Tunnel, les premiers gratte-ciel de la cité new-yorkaise s'offrent au regard. Points de passage obligés pour les millions d'immigrants qui entrèrent sur le sol des États-Unis, la statue de la Liberté et Ellis Island ont constitué les points forts de notre première journée à New-York. L'émouvant musée de l'immigration ne peut laisser indifférent, tant les multiples objets et documents exposés parlent encore à l'esprit de ce "rêve américain" pour lequel tant d'hommes se sont expatriés.

Puis retour sur la terre ferme en direction du Financial District, avec arrêt obligatoire devant la façade de Wall-Street. Que de sentiments divers et contradictoires devant ces quelques colonnes à l'antique sommées de la bannière étoilée ! Tout aussi symbolique et résultat d'une histoire récente tragique est la découverte de Ground Zero où il est loisible à chacun de reconstituer par la pensée, la présence évanouie des deux tours jumelles foudroyées en septembre 2001.

Mais New-York, c'est aussi la 5^o Avenue et les fleurons architecturaux connus de tous : Flat Iron, Rockefeller Center, gare de Grand Central... Capitale politique planétaire, New-York est le

siège de l'ONU que nous visitons en compagnie d'une jeune guide s'exprimant dans un français parfait : les atouts linguistiques de la vieille Europe ont encore bien du charme !

Rôle culturel de toute première importance, New-York offre une extraordinaire concentration de galeries d'art et de musées prestigieux. Le musée Guggenheim à l'étonnante architecture offre des expositions et autres installations qui ont suscité quelques interrogations sur les limites d'une certaine forme d'art contemporain !

Plus traditionnel, le Metropolitan Museum of Art, grand rival du Louvre et du British Museum, aux collections encyclopédiques, présente un panorama complet des arts du monde entier.

Enfin, comment ne pas évoquer la Frick Collection, délicieux musée où le fondateur, magnat de l'industrie, a su rassembler

d'admirables collections d'Holbein à Raphaël en passant par Fragonard et Boucher.

Mais New-York se caractérise également par une vie trépidante, de la féerie nocturne de Broadway aux foules de visiteurs (dont nous étions) se pressant à l'Empire State Building en passant par l'activité du métro. De tout ceci chacun a pu s'imprégner avec bonheur.

Le retour étant inévitable, et après huit heures de voyage et quelques bagages restés à Washington (le sort ayant décidé de s'acharner sur les mêmes !), la petite escouade de l'APHG arrive à Roissy.

Grand merci aux organisateurs de ce voyage et à ceux qui ont su piloter avec énergie, bonne humeur et disponibilité des "Bourguignons sur les terres du Nouveau Monde."

Gilles Camin

Suite et fin des comptes-rendus de la Journée "Histoire" du 5 décembre SOCIÉTÉ ET CULTURE EN FRANCE DEPUIS 1945

On se reportera également à la bibliographie et aux textes d'accompagnement fournis par les conférenciers et publiés sur le site "espace pédagogique - enseignements disciplinaires" de l'Académie de Dijon : <http://webpublic.ac-dijon.fr/pedago/histgeo/Former/Conferences/BiblioCultureXX.doc>

LA CULTURE DE MASSE DANS LE SECOND XXÈME SIÈCLE

par Bertrand LEMONNIER, professeur en classes préparatoires au Lycée Louis le Grand, Paris

Bertrand Lemonnier est spécialiste de l'histoire culturelle du XXème siècle au Royaume-Uni ; mais, pour cette journée de formation, il s'en tiendra à l'exemple français.

Un problème de définition non résolu

La définition de la culture de masse occupe les chercheurs depuis des années, sans que les réponses données donnent toute satisfaction.

L'expression "de masse" est ambiguë : signifie-t-elle "du plus grand nombre" ou "globale"? Si on admet que cette culture n'a pu émerger que dans un contexte de développement technologique, doit-on parler de "culture industrielle"? Si on considère qu'elle ne peut vivre sans médias, faut-il l'appeler "culture médiatique"? (cf. séminaire de Jean-Pierre Rioux et Jean-François Sirinelli à l'IEP de Paris).

Un récent séminaire de l'INALCO a retenu les critères suivants : la culture de masse produit un contenu industriel (reproductible à l'infini) ; elle a une diffusion multi-médiatique (sollicitant, souvent simultanément, de nombreux médias) ; elle est facilement accessible, au-delà des fron-

tières de classe et des frontières géographiques du monde occidental ; ses modes d'expression sont très diversifiés ; elle vise avant tout le bien-être, le plaisir, et vit par le désir de la société.

Pour les sociologues (comme Éric Macé), la culture de masse est "l'ensemble des objets culturels (et des pratiques qui leur sont liées) produits par des industries culturelles (quels que soient les médias) et à destination d'un grand public hétérogène".

Si on cherche à situer la notion dans le champ du politique, d'autres insuffisances des définitions précédentes apparaissent. On peut dire (cf. Tocqueville, qui parle le premier de "littérature industrielle") que la culture industrielle est fille de l'industrie et de la démocratie libérale... d'où les critiques des marxistes à son égard, qui lui reprochent de servir essentiellement des intérêts de classe. Mais c'est dans une perspective anti-démocratique qu'elle a été utilisée par les totalitarismes des années Trente, à des fins ultimes de propagande et d'avilissement des peuples. Donc, c'est une notion très datée, floue... qu'il convient peut-être de reformuler.

Selon Jean-François Sirinelli, la culture de masse s'est cristallisée, depuis les années soixante, dans une "culture-monde", située dans un nouvel espace-temps, "le temps du monde fini" ; le problème est que derrière cette "culture-monde" se cache souvent la culture américaine, ce qui peut raviver l'anti-américanisme ; l'alternative est donc peu crédible.

Faut-il annoncer la fin de la culture de masse ? Ludovic Tournès considère qu'Internet la détache aujourd'hui des industries culturelles (sauf bien sûr de celles qui développent les logiciels) ; industries parallèles et individus s'approprient des copies "sauvages", menaçant la rentabilité des industries culturelles.

Donc, sans aller jusqu'à envisager la fin de la culture de masse, il est essentiel d'en faire une nouvelle lecture, très contemporaine ; selon Bertrand Lemonnier, il faut désaméricaniser, "désidéologiser" la culture de masse et son étude (vaste programme de nettoyage critique, sur un terrain miné idéologiquement !).

De la théorie à la pratique historique

Jusqu'aux années 60, les théories générales sur la culture de masse sont influencées par l'École de Francfort (Marcuse, Habermas...) et par Hannah Arendt. Bien que très différentes, voire opposées, elles sont toutes hyper-critiques, percevant la culture de masse contemporaine comme une menace contre la démocratie ou contre la culture elle-même ("instrument de l'aliénation du capitalisme", "nouvelle cage de fer de la modernité post-industrielle", "forme larvée de totalitarisme"...). Ces analyses, sûrement très pertinentes dans le contexte des années 30 à 50, n'ont été découvertes en France que tardivement, dans les années 60-70. Par exemple, l'ouvrage pionnier de Richard Hoggart sur les transformations des pratiques culturelles du monde ouvrier anglais, paru à Londres en 1957, n'a été traduit qu'en 1970, sous la "coupe critique" de Bourdieu et Passeron, avec le titre — ambigu — La culture du pauvre ; son aspect le plus innovant, l'analyse des formes d'appropriation, sinon de détournement, de la culture de masse américanisée par la classe ouvrière britannique, a complètement échappé à la sociologie française.

Il faut attendre Edgar Morin et ses deux ouvrages L'esprit du temps (1962) et Le nouvel esprit du temps (1975) pour que soit prise en compte en France la dimension sociologique et anthropologique de la culture de masse dans le contexte économique des Trente Glorieuses, celui de la Société de Consommation" (Baudrillard, 1970). La thèse de Morin, loin d'être caduque en dépit d'aspects chronologiques contestables ("culture de masse née aux U.S.A. dans l'entre-deux-guerres"), défend deux idées essentielles : le phénomène d'exportation massive de la culture

de masse américaine après 1945 dans le monde occidental ; le fait que la culture de masse n'est pas une culture inférieure, dégradée, ni même spécifique à un groupe particulier (les jeunes, par exemple), mais une "tierce culture" qui se superpose aux deux cultures préexistantes, "culture cultivée" et "culture populaire".

Certains artistes anglo-saxons l'avaient d'ailleurs perçu dès les années 40 et 50 en parlant de "Pop Culture" (contraction ironique de "culture populaire") : c'est bien en un détournement, plus ou moins critique, des objets de la culture de masse que consiste le Pop Art. Le designer Richard Hamilton fait au milieu des années 50 un vrai travail critique sur la culture pop, qu'il qualifie ainsi : populaire ("conçue pour une audience de masse"), éphémère ("d'un oubli facile"), bon marché, produite en série, destinée surtout à la jeunesse, spirituelle, sexy, superficielle, glamour, liée au Big Business.

Bertrand Lemonnier, qui ne veut pas passer de manière abrupte de la théorie à la pratique historique, donne un exemple français d'application des théories de Morin et Hamilton : le lancement des vedettes de variétés dans les années 50. Ludovic Tournès montre qu'en dépit des éternels clichés sur les chanteurs de rue ou de cabaret "qui se sont faits tout seuls", Brel, Aznavour ou Bécand ont été lancés, comme des "produits", par une campagne concertée de la maison de disques Barclay, de l'Olympia de Bruno Coquatrix et de l'émission *Musicorama* sur Europe n°1. Au début des années soixante, ce sont les mêmes industries, accompagnées d'une télévision au fantastique pouvoir d'accélération, qui lancent Johnny Hallyday.

Edgar Morin peut alors parler des *Olympiens*, stars du sport, de la variété, du cinéma et de la mode, figures créées de toutes pièces et en très peu de temps pour incarner le bonheur sur papier glacé, vinyle ou écran cathodique. Ces figures sont capables de détrôner les anciens modèles (ceux des parents, des éducateurs ou des héros nationaux). Elles ont en même temps un petit côté subversif, émancipateur (elles sont par exemple fortement sexualisées) ; les baby-boomers, génération remuante et cible de ces campagnes, sont à la fois épris de liberté et de consommation immédiate (argent de poche). Les grands modèles demeurent très majoritairement anglo-saxons (Johnny n'est-il pas un succédané d'Elvis ?). Enfin, le succès de ces vedettes internationales est durable : le phénomène, qu'on aurait pu croire éphémère, s'est transmis de génération en génération.

Ces modèles, tout particulièrement anglo-saxons (Bob Dylan), sont-ils ou non porteurs d'une contre-culture ? C'est ce qu'a pensé toute une génération, mais ne doit-elle pas aujourd'hui démythifier ce qu'elle a adoré ? S'il existe évidemment un rapport entre les mouvements

rock, pop, hippie, punk, rap, techno... et la contestation politique depuis la fin des années 60, n'oublions pas que ce sont des phénomènes de mode, très largement exploités, voire initiés par les industries culturelles multinationales.

Si chacun admet aujourd'hui que l'émergence de la culture de masse est un phénomène important de l'histoire des sociétés industrielles depuis 1945, cela n'a pas mis fin, loin de là, à toutes les résistances intellectuelles ou idéologiques à cette culture. Jean-Pierre Rioux suggère d'en faire l'histoire, de l'anti-américanisme de Georges Duhamel dans les Scènes de la vie future à l'humanisme d'Alain Finkielkraut dans La défaite de la pensée, en passant par tous les mouvements de défense de l'exception culturelle.

Quelques idées fausses

Il existe au moins quatre idées, réductrices sinon totalement fausses, dont il faudrait, autant que possible, se débarrasser :

- "La culture de masse est assimilable à une culture populaire modernisée". C'est vrai pour certains genres musicaux (pop, rap, etc.), mais la reproduction de l'œuvre musicale et son intégration à une logique économique et médiatique ne se limite pas aux genres dits "populaires", et s'étend par exemple à la musique classique ; inversement, certains genres populaires s'ingénient à échapper par tous les moyens aux logiques industrielles (ex. Zebda).
- "La culture de masse est née dans un pays bien déterminé". Cette affirmation n'a pas manqué d'alimenter des débats, souvent stériles mais durables, comme la querelle en paternité entre Français et Américains à propos du cinéma (c'est un point de cristallisation de l'anti-américanisme culturel, depuis les accord Blum-Byrnes de 1948 jusqu'à la querelle contemporaine sur la domination mondiale d'Hollywood) ; ce n'est pas le rôle de l'historien d'alimenter la polémique sur ses enjeux quasi-identitaires. Il est plus facile de travailler sur l'industrie phonographique française : Pathé était à la Belle Époque la première compagnie mondiale, mais son absorption en 1931 par le groupe multinational anglais EMI met paradoxalement l'industrie du disque français à l'écart des batailles politico-culturelles que connaît le cinéma. À propos de la littérature pour enfants, la loi du 16 juillet 1949 — jamais abolie — sur les publications destinées à la jeunesse vise avant tout à marginaliser les "comics" américains jugés trop violents ou immoraux.
- "La culture de masse ne diffuse que des objets formatés à destination d'un public dépourvu de tout regard critique". Là se pose pour l'historien un problème très difficile à appréhender : celui de l'appropriation du média et de son contenu. Par exemple, le disque change totalement le rapport de l'auditeur à l'œuvre musicale, en ouvrant la

voie à une écoute de la musique non seulement privative (ou limitée à de petits groupes), mais répétée et autorisant des comparaisons entre enregistrements, jusqu'à des attitudes "obsessionnelles", dans des mondes ignorés des historiens : fan-clubs, discophiles, audiophiles... Le disque ouvre aussi la voie à des formes d'expression artistiques nouvelles : les maisons de disques font appel à partir des années 60 à des artistes renommés pour la réalisation de pochettes qui vont servir d'arguments de vente, mais également légitimer le disque comme forme d'art. On voit émerger l'individu-auditeur, l'oreille collée au transistor, poste mobile et miniaturisé qui permet le succès des radios périphériques. On voit aussi se constituer, par appropriation ou réappropriation, une véritable "culture télévisuelle" dont une histoire centrée sur la seule programmation ne suffirait évidemment pas à rendre compte : il faudrait, beaucoup plus largement, appréhender toute une mémoire collective générationnelle, — célébrée aujourd'hui par des émissions nostalgiques comme *Les enfants de la télé* — qui a beaucoup compté dans la constitution de notre univers culturel.

- "La culture de masse n'est qu'un phénomène quantitatif". Sur le plan qualitatif, l'historien est démuné : quel jugement porter sur une création relevant de la culture de masse ? D'où la tentation du repli sur le quantitatif, le seul mesurable pense-t-on. Mais ce repli est très dangereux : à partir de quel seuil entre-t-on dans la massification ? Les chiffres dont nous disposons ne sont pas toujours fiables : certes, on peut dire que le microsillon a une croissance annuelle de 10 à 20 % dans les années 50 et 60, changement d'échelle évident par rapport aux "petits formats" de la Belle Époque et aux 78 tours des années 30... mais peut-on affirmer catégoriquement que ceux-ci ne relèvent pas de la culture de masse ? D'autre part, les chiffres de vente donnés par les maisons de disques (aux archives réservées à des "chercheurs maison") ou les hit-parades sont totalement fantaisistes.

Une recherche en voie de légitimation ?

Dominique Kalifa affirme : "un doctorat sur la B.D., le rock ou les pratiques des paparazzi ne semble pas la meilleure voie d'accès à un poste d'enseignant ou de chercheur en histoire"... En fait, le risque encouru n'existe pas seulement par rapport à un plan de carrière ; devant des élèves ou des étudiants, étudier *Pif le chien* ou *Podium* risque de tourner au ridicule si on ne présente pas clairement les enjeux méthodologiques de cette étude, à supposer qu'on dispose véritablement des outils pour le faire !

Bertrand Lemonnier n'hésite pas à affirmer que l'un des événements majeurs du second XXème siècle est... l'apparition d'Elvis Presley à la télévision américaine. Mais il prend ainsi le contre-pied de tout un système de pensée qui a

placé au centre de ce qui est historique des événements d'un tout autre ordre : politique, militaire, etc. Son affirmation ne doit pas seulement être *démontrée* ; elle doit en plus être *légitimée*. C'est trop !

Donc, si on veut faire passer un message crédible, efficace, sur la culture de masse, il faut selon l'orateur remonter au début du XX^{ème} siècle, époque où la littérature populaire, la presse, la chanson, la photographie constituent une forme mieux légitimée d'histoire de la culture de masse, après laquelle il est beaucoup plus facile d'aborder des périodes plus contemporaines — à condition d'admettre que la culture de masse existe vraiment à la Belle Époque...

Or, Dominique Kalifa et Jean-Yves Mollier, qui accordent une grande place à l'imprimé, estiment que la culture de masse est née dès le XIX^{ème} siècle. Pour Kalifa, on peut remonter au moins jusqu'à 1863, avec la révolution du Petit Journal, quotidien illustré, très bon marché, ouvert aux feuilletonistes, massivement diffusé... et même jusqu'à la Monarchie de Juillet, avec la querelle sur le succès des "livres Charpentier" et de la "littérature industrielle", nommée ainsi par Sainte-Beuve en 1839 (la "révolution" du Livre de Poche, en 1953, dans un contexte de levée de bouclier des intellectuels, s'en trouve ainsi relativisée). Quant à Jacques Portes, il estime à propos des U.S.A. que le cinéma est certes la première véritable culture de masse (ce média n'ayant pas besoin de l'acquis culturel de la lecture) ; mais il remonte lui aussi dans le temps, en étudiant le succès du roman de gare, du vaudeville... et du spectacle de Buffalo Bill (qui fait une tournée démesurée en France en 1905).

Les axes actuels de la recherche ne sont pas si nombreux, et il faut se garder de définir de multiples champs et sous-champs de recherche, sous peine d'oublier la définition globalisante de la culture de masse.

Le premier axe, qui reste le moins étudié, est l'histoire *matérielle* (technique, économique,

industrielle) de la production culturelle.

Le deuxième est l'histoire *sociale* de la culture et de ses pratiques :

- élaboration du produit : managers, cinéastes, producteurs, etc., mais aussi présentateurs, sportifs et vedettes, comme Coluche, étudié par Bertrand Lemonnier dans l'Histoire n°276)
- circulation du produit : flux, réseaux, systèmes techniques...
- consommation du produit : histoire délicate, car rien n'est plus hétérogène que le public de masse, et rien ne relève plus de la sphère privée que cette consommation ; Jean-François Sirinelli parle de "dynamiques générationnelles" à propos des Baby boomers qui construisent une part de leur identité sur les images de la culture de masse ; en ce sens, Je me souviens de Georges Pérec est un véritable "manuel de la culture de masse".

Le troisième est l'analyse du contenu même de la culture de masse, avec deux approches :

- l'une fournit des éléments méthodologiques (Laurent Gervereau, Histoire du visuel au XX^e s.)
- l'autre s'intéresse à des sujets jugés jusque là "non historiques" (Marie-Françoise Lévy, dans La télévision dans la République, met en avant l'enjeu citoyen de la TV des années 50 qui s'assigne une tâche d'éducation des masses ; Sylvette Giet, dans Nous Deux. Apprendre la langue du cœur, insiste sur l'élaboration et le contenu du roman-photo ; Thierry Crépin, dans Haro sur le gangster, souligne les enjeux idéologiques de la presse enfantine, en étudiant son contenu et ses techniques.

Donc, les cadres conceptuels sont fragiles, les résistances académiques souvent fortes. Mais l'histoire de la culture de masse est un champ prometteur de l'histoire contemporaine, qui évite l'écueil de l'hyperspécialisation et participe bien du projet *d'histoire totale* affirmé par le manifeste de la Jeune Histoire Culturelle.

prise de notes : Gérard Déclas

Agoras 2004 de l'APHG à Poitiers

Vous avez pris connaissance, dans le numéro 386 (d'avril 2004) d'Historiens et Géographes, de l'organisation des journées-entretiens de l'APHG à Poitiers du lundi 25 au vendredi 29 octobre 2004, sur le thème "Poitou-Charentes : Seuil, frontières, mobilités, dynamiques atlantiques".

Des conférences, tables rondes, excursions et ateliers sont prévus lors de ces journées très riches, aux centres d'intérêt variés.

Les collègues bourguignons intéressés — et inscrits bien sûr par leurs propres moyens à l'aide du fichet inséré p. 401 d'Historiens et Géographes — sont priés de se faire connaître **avant le 25 juin** auprès du Secrétaire de la Régionale, Didier Doix, Le Fichau, 71130 Chassy (doix.didier@libertysurf.fr) afin que nous puissions organiser éventuellement (si le nombre de partants le permet) un voyage commun, et ainsi de contribuer à la réussite de ces journées.

Quelques projets pour 2004 - 2005

- La journée annuelle de formation de la Régionale aura lieu le **mercredi 1^{er} décembre** 2004 et portera sur "Villes et transports". Elle sera organisée par Yves Boquet, et plusieurs intervenants viendront de l'Université de Dijon-Bourgogne. Pensez dès à présent à réserver cette date sur vos agendas, et, pour les actifs, à vous inscrire à la rentrée au Plan Académique de Formation, où ce stage figure.

- Claude Farenc et Pierre Lévêque préparent

pour les vacances de **Pâques 2005** (du 10 au 17 avril) un voyage en Bavière.

- Jean-Michel Nuffer prépare une journée de découverte de la Saône, dans ses aspects archéologiques et géographiques, au départ de Chalon, en mai ou juin 2005.

Nous serons en mesure de vous fournir des précisions sur tous ces projets dans notre numéro d'octobre. Bonnes vacances à tous !